

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 45 (1940-41)

**Artikel:** Pèlerinage de Jean-Bernard d'Eptingue à Jérusalem en 1460  
**Autor:** Schenk, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-684738>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Pèlerinage de Jean-Bernard d'Eptingue à Jérusalem en 1460

---

## (INTRODUCTION)

La vie moderne et ses moyens de locomotion ont transformé du tout au tout la physionomie des pèlerinages, et c'est en train ou en autocar qu'on se rend aujourd'hui à Lourdes ou ailleurs. Nous serions même fort étonnés de rencontrer sur la grand'route, comme on le faisait souvent autrefois, une femme ou un homme cheminant solitairement vers un but plus ou moins lointain, afin d'accomplir un vœu.

Dans mon enfance, on voyait encore passer parfois devant notre maison à La Reuchenette l'une ou l'autre femme du Porrentruy ou des Franches-Montagnes qui s'en allait toute seule à Einsiedeln, à Soleure, et que ma mère, émue de pitié, invitait à prendre une assiette de soupe sur le banc à côté de notre auberge. Une vision est restée nettement attachée à mon souvenir :

Sur la route blanche et poussiéreuse, une femme marche d'un pas égal et mesuré ; elle a les mains jointes sur une robe grise et fanée ; une chaîne noire, que j'ai su depuis être un rosaire, est suspendue à ses doigts, et, ce qui m'étonne grandement, ses lèvres remuent sans cesse ; la face est terne sous la grande coiffe blanche, les yeux baissés sur ses chaussures fatiguées.

Elle passe sans détourner la tête, comme si le monde n'existait pas, et j'apprends avec effroi que cette femme a fait, toujours isolée et toujours à pied, des lieues et des lieues pour aller prier devant une sainte, la Vierge Marie sans doute : elle fait un pèlerinage, c'est une pèlerine...

Parmi les nombreux passants qui, durant tout le moyen âge et plus tard encore, circulaient sur les chemins raboteux et boueux d'alors, convois de négociants accompagnant leurs marchandises, troupes de guerriers allant prendre du service à l'étranger ou en

revenant, les pèlerins étaient fréquents et les lieux de pèlerinage souvent visités. En certains cas, on ne craignait nullement d'entreprendre de longs, de très longs voyages pour la rémission de ses péchés et le salut de son âme. Ces expéditions exigeaient du temps et des peines considérables. On allait à Rome, à Lorette, à Chartres, mais on allait aussi à St-Jacques de Compostelle, tout là-bas en Galice, au fond de l'Espagne... On allait si possible à Jérusalem, au tombeau du Christ et aux lieux que, par sa présence, le Sauveur a rendu trois fois saints aux chrétiens dévots.

Or, c'est un pèlerin de Jérusalem que nous accompagnerons à Venise, à Candie, en Palestine et à Chypre, un pèlerin qui accomplit son long et pieux voyage en plein XV<sup>me</sup> siècle, exactement en 1460. Mieux encore, ce pèlerin est un compatriote, un sujet du prince-évêque de Bâle. Il a laissé de ses aventures un récit à mon avis extrêmement intéressant, récit dont le manuscrit est conservé aux Archives jurassiennes à Berne (fonds Eptingen) et qui n'a été publié qu'une fois en 1828, dans le « Schw. Geschichtsforscher » (p. 313 et s.). Sa relation, cela va sans dire, est écrite en allemand, mais en un allemand assez simple, quoique un peu difficile à comprendre pour qui n'est pas habitué à la langue d'avant la Réforme.

Qui est l'auteur de ce pèlerinage ?

On sait qu'en 1758, le prince-évêque de Bâle Guillaume Rinck de Baldenstein permit pour la première fois qu'à l'instar de ce qui se faisait chez les Suisses des anciens Cantons, on levât dans ses Etats un régiment pour le service du roi de France, régiment qui ne fut dissous qu'à la Révolution, en 1792, après une destinée qui n'avait pas été sans gloire.

Or, le premier colonel de cette troupe jurassienne fut Jean-Baptiste-Ferdinand d'Eptingue. Eptingue, est-il besoin de le dire ? c'est Eptingen, près de Waldenbourg, en Bâle-Campagne, de nos jours plus connu par son eau de table que par la famille qui porta son nom. Les d'Eptingue, qui s'établirent plus tard aussi à Blochmont (près de Ferrette), étaient une des familles les plus puissantes de l'ancienne principauté de Bâle et de l'Alsace, une des plus riches aussi, à l'origine. Une branche acquit les châteaux et village de Pratteln, sans doute pour être plus près de leur suzerain, dont ils occupaient la charge héréditaire de Grand maréchal de la Cour épiscopale. Hermann d'Eptingue commandait l'artillerie lourde des Confédérés à Morat et deux autres membres de la famille furent bourgmestres de Bâle... Aujourd'hui, leurs domaines et châteaux sont disparus et la dernière des d'Eptingue mourut en 1854 à Lucerne... S'il est encore permis de citer le vieil Horace : *Debemur mortis, nos nostraque !*

On l'a deviné : notre pèlerin est un ancêtre du colonel d'Eptingue, c'est Jean-Bernard d'Eptingue, seigneur de Pratteln, homme énergique et débrouillard, qui sut se rendre maître de tout le village de Pratteln et des environs ; il eut avec la ville de Bâle plus d'une querelle dont il sortit à son avantage. Dans la guerre du Sundgau, les Confédérés pillèrent, il est vrai, ses propriétés, mais Jean-Bernard sut se concilier l'amitié des Bâlois qui lui aidèrent à relever ses bâtiments. Il était si bien vu de l'empereur Frédéric que celui-ci lui accorda sa protection et l'autorisa à tenir une foire à Pratteln (bonne source de revenus !) et à établir un bac sur le Rhin. Il n'est donc pas surprenant qu'il soit mort riche et considéré.

Voilà l'homme qui, en 1460, se mettait en route pour visiter la Terre sainte. J'ai dit qu'il était énergique ; il était aussi intelligent et pratique. Il le prouve dès les préparatifs de son pèlerinage. Car il ne faut pas s'imaginer que les pèlerins d'alors imitaient les Rois mages et se lançaient dans l'aventure à la garde de Dieu, avec l'espoir qu'une bonne étoile les guiderait et les protégerait, eux aussi. Bien au contraire. Si tous se préparaient comme Jean-Bernard d'Eptingue, ils pouvaient effectuer ce voyage de près de six mois en courant le moins possible de risques. Comme nous le verrons, il s'équipe solidement pour son grand pèlerinage ; il pense à tout et il ne serait pas Suisse s'il ne savait qu'une bourse bien garnie est le plus sûr garant du succès de l'expédition. Il est encore Suisse par sa volonté de s'instruire en parcourant les pays « étranges » et sa relation, sous ce rapport, est si exacte qu'un Bâdecker le reconnaîtrait comme son aïeul.

Mais Jean-Bernard est aussi de son temps : il croit dur comme fer tout ce qu'on lui raconte au cours de ses pérégrinations et il est vraiment touchant dans la foi qu'il apporte à accepter toutes les légendes, toutes les inventions, disons le mot, toutes les bourdes que les indigènes de là-bas, les moines aussi et les teneurs d'hospice, lui servent à l'envi dans un but qu'on devine intéressé. Sa bonne foi et son souci de la vérité sont cependant hors de soupçon et c'est là un des caractères les plus attrayants de son récit.

Jean-Bernard est Suisse encore — et c'est flatteur pour notre amour-propre ! — parce qu'il ne s'en vante jamais, il se révèle le plus instruit de la caravane de pèlerins qu'il accompagne : c'est lui qui sert de truchement quand on est dans l'embarras et c'est lui, à la cour du roi de Chypre, qui est chargé de faire en français les discours d'usage. Pourtant, un duc de Bavière se trouvait avec lui, mais un duc, qui, semble-t-il, ne savait ni A ni B et qui ne se distingua, selon la relation de Jean-Bernard, que par une modestie poussée aux limites où elle devient ridicule... quand elle n'est pas une nécessité.

Jean-Bernard d'Eptingue commence son pèlerinage à Venise. Venise était alors, nul ne l'ignore, le grand port du commerce de l'Orient et tous les pèlerins se rendant en Palestine s'y embarquaient depuis les temps lointains où les croisés de la noblesse française, en 1204, s'y étaient donné rendez-vous pour reprendre sur les mécréants le saint Tombeau et la Terre sainte... expédition qui, par la ruse des Vénitiens, aboutit à la conquête de Constantinople et de la Grèce, au profit éphémère des chevaliers et au profit réel de la reine de l'Adriatique. Le naïf et délicieux chroniqueur de cette quatrième croisade, Godefroy de Villehardouin, en fait foi, et s'il avait pris fantaisie à notre Jurassien d'écrire son récit en français, nous posséderions à coup sûr un des monuments les plus intéressants de notre langue au XV<sup>me</sup> siècle.

*A. SCHENK.*

---